



Jean-Philippe et Françoise Billarant, mécènes audacieux en quête incessante de nouveaux territoires.



Krijn de Koning, *Blue Drawing*.

Collection

Aux frontières de l'art

Les Billarant ont ouvert au milieu des champs un musée privé où ils exposent des œuvres souvent austères ou hermétiques, issues des courants minimalistes et conceptuels. Une expérience radicale qui questionne le sens de l'art, mais révèle aussi une cohérence et une exigence dans les choix du couple.

Reportage : Frédéric Brillet

On savait qu'un musée pouvait électriser le public en s'installant dans une centrale thermique (Modern Tate de Londres). L'immerger dans une piscine (Roubaix). L'élever spirituellement dans un édifice religieux (Mole d'Antonelli de Turin). Le transporter au XIX^e siècle par le rail (Orsay à Paris)... Mais s'installer en pleine campagne dans un silo à grains en béton brut de décoffrage, il fallait oser. Onze ans après sa reconversion dans le champ artistique, le bien nommé Le Silo se dresse toujours comme une incongruité à Marines. Qu'importe, ce banal village au nord-ouest de Paris, où des résidences cossues côtoient de modestes pavillons, peut désormais s'enorgueillir d'être une destination de premier choix pour les amateurs d'art conceptuel et minimal.

N' imaginez pas pour autant des escouades d'autocars de touristes débarquer à Marines comme ils le font à Giverny. Difficiles d'accès, ces œuvres présentées sur 2400 mètres carrés n'attirent pas spontanément les foules. Ce dont les époux Billarant sont conscients et qu'ils tentent de corriger en payant avec simplicité de leurs personnes. Habités par une passion communicative, ils prennent la peine de frotter leurs choix radicaux

REPORTAGE PHOTO : DENIS MEYER

Niele Toroni, *Empreintes de pinceau n° 50*, répétées à intervalles réguliers de 30 cm, *andante e ritorno*.



au goût des autres en accompagnant personnellement, presque chaque semaine, le public à la découverte gratuite de leur collection. De ces frottements naissent souvent des étincelles, que semble annoncer la sentence poético-énigmatique inscrite au-dessus de l'entrée du Silo: *Two stones tossed into the wind (causing sparks)*, autrement dit, deux pierres jetées dans le vent (faisant des étincelles).

Avec cette petite phrase, l'artiste conceptuel américain Lawrence Weiner rendrait-il hommage à ces deux collectionneurs dont le sens de la pédagogie éclaire l'art contemporain? En écoutant Jean-Philippe et Françoise Billarant discourir sur leur collection, les visiteurs sont indubitablement tentés de répondre par l'affirmative. D'emblée, les maîtres des lieux invitent à observer des traces de peinture multicolores et discontinues qui parsèment de manière anarchique murs et plafonds sur différents plans. Aucun intérêt, se prend-on à penser. Puis, ils désignent un point précis de la salle où se placer. Et là, miracle, tout s'éclaire! Le chaos de couleurs et de formes s'efface pour révéler un carré posé sur la pointe avec un rond au milieu imaginé par Felice Varini. « *Ces traces sont comme des notes de musique. Prises isolément, elles ne signifient rien. Il faut les appréhender ensemble pour former un accord* », argumente le couple.

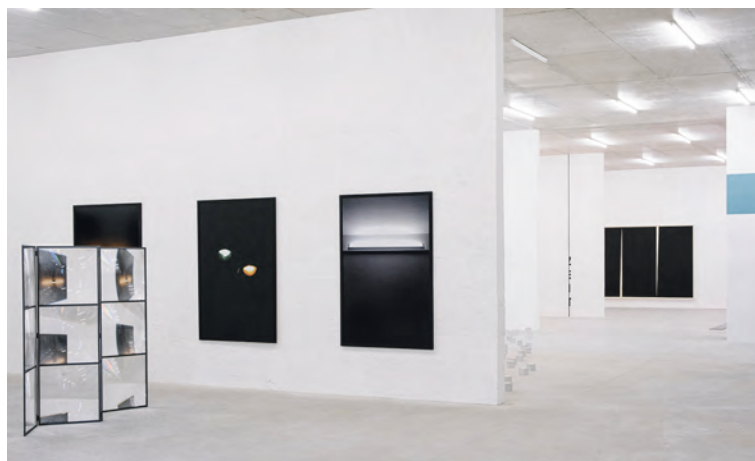
Plus loin, Françoise Billarant attire l'attention sur des plaques carrées d'acier superposées reposant sur deux seuls angles. La pièce pèse plus d'une tonne et demie, un rien semble pouvoir la faire choir. Mais que raconte-t-elle? En confrontant un matériau indestructible à la fragilité de sa disposition, le sculpteur Richard

Serra propose une allégorie de « *l'équilibre précaire entre force et faiblesse* ».

La visite se poursuit avec le Suisse Niele Toroni, l'un des mieux représentés dans la collection. A la fin des années 60, cet artiste minimaliste aspire à une œuvre totalement hermétique, qui ne délivre aucun message et ne donne aucune marge d'interprétation. Il décide alors d'apposer un petit coup de pinceau, toujours de même taille, à intervalles réguliers de 30 centimètres sur des tableaux et des murs. En répétant ce geste durant toute sa carrière, il s'interdit toute subjectivité. Mais en examinant attentivement une série, on constate que chaque empreinte est légèrement différente de la précédente. Là est le sens de la démarche, qui invite le spectateur à aller au-delà des apparences et à affûter son regard pour percevoir le dissemblable dans le semblable. Ou l'inverse...

Véronique Joumard innove, pour sa part, en apposant de la peinture verte thermosensible sur un mur. Les visiteurs sont invités à apposer leurs mains sur cette œuvre tactile et à observer quand ils la retirent l'empreinte de leurs doigts s'estomper progressivement. « *On peut y voir un hommage aux hommes de la Préhistoire qui ont laissé des traces de mains sur les murs des cavernes qui elles aussi finissent par disparaître* », suggère Jean-Philippe Billarant.

La collection comprend aussi des vidéos, comme celle de Ceal Floyer qui délivre un étonnant discours performatif confondant les mots et les actes. Sur un grand écran, la plasticienne britannique fait défiler des nombres de 1 à 24 : chacun s'affiche autant de temps que celui qu'il indique, ce qui ralentit progressivement le film, la première image durant une seconde et la dernière, 24 secondes. Cette référence au cinéma, qui affranchit le spectateur du temps réel à coup d'ellipses, de flash-backs et d'histoires l'immergeant dans d'autres ►



(Les deux photos au premier plan) Véronique Joumard, *Paravent*, puis *Lumières*; (au fond) Richard Serra, *Double Rif*.



(Premier plan) Carl Andre, *Silence*.
(de gauche à droite) Gottfried Honegger, sans titre; Cécile Bart, *Diego*; Philippe Decrauzat, *Equivalence*.



(Premier plan) Krijn de Koning, sans titre.
Daniel Buren, *Un demi-volume pour quatre murs*.



(De gauche à droite) Daniel Buren, sans titre; François Morellet, *Pi rococo rouge 1 = 30°*.



François Morellet, *Triple X*.

- vies que la sienne, transparaît à travers l'œuvre. La réflexion sur le relativisme des perceptions imprègne encore l'installation de Philippe Decrauzat qui présente au Silo un escalier grimpant le long du mur. Vu de face, ce dernier semble tordu, difficilement praticable, avec des marches de guingois. Mais en se glissant dans un coin de la salle, les marches redeviennent droites car l'artiste a supprimé la perspective naturelle et la ligne de fuite qui caractérisent tout escalier bien construit. Ainsi s'inverse le rapport entre le normal et l'anormal.

Le questionnement philosophique auquel invite la collection s'accompagne ici et là d'un zeste d'humour noir. Inspiré par la pensée de Platon, qui affirmait que « l'homme est la mesure de toute chose », Stanley Broun a pris celles des époux Billarant comme l'aurait fait un tailleur. Il a ensuite découpé leurs silhouettes sur deux planches et les a disposées côte à côte sur des tréteaux, comme des gisants réduits à leur plus simple expression. La visite se conclut sur le même ton, avec une

Des œuvres complexes, qui cherchent plus à faire réfléchir qu'à séduire

rivière de mots lumineux projetés sur les marches de l'escalier menant au sommet du Silo. Cette installation du Britannique Charles Sandison, versé dans les arts numériques, constitue en effet une puissante allégorie de l'écoulement du temps et de notre finitude : au rez-de-chaussée, des mots évoquant le commencement, comme « naissance », « jeunesse » et « chaleur », parsèment le sol pour céder la place au dernier étage à « soin », « douleur » et « mort »...

On sort de là un peu étourdi, avec un mélange de fascination et de fatigue au vu de la densité insoupçonnée de ces œuvres. De leur attrition qui interroge la fonction et la définition de l'art. De leur intellectualisme parfois austère, qui cherche plus à faire réfléchir qu'à



Charles Sandison, *Steps*.

séduire. La cohérence de la collection n'en force pas moins le respect. Les époux Billarant n'ont jamais cessé d'explorer de nouveaux territoires, avec des moyens de plus en plus importants. En 1974, Jean-Philippe Billarant prend la direction de la PME familiale fondée par son père qui fabrique des fermetures auto-agrippantes sous licence Velcro. Rebaptisée Aplix après l'expiration du brevet, il a continué d'innover, jusqu'à se hisser au deuxième rang mondial dans cette spécialité. Après avoir passé la main à sa fille en 2012, il transfère plus que jamais son goût pour l'innovation dans le champ artistique. Cette volonté d'aller de l'avant qu'il partage avec sa femme remonte aux années 80. « *Quand on a découvert le contemporain, on a cessé d'acheter de l'ancien. On tenait à vivre avec notre temps en rencontrant des artistes avec lesquels on pouvait dialoguer. C'est comme ça qu'on a fait nos classes* », explique Françoise.

A leurs débuts, les Billarant éprouvent de l'attirance pour de grands noms, tels Mondrian et Malevitch, mais ces derniers sont déjà trop chers, ce qui les amène à se rabattre sur les œuvres de leurs héritiers spirituels. Quatre décennies plus tard, leur collection en comporte une quarantaine. Certains, à l'image de Daniel Buren, Sol Lewitt, Richard Serra ou Niele Toroni, sont devenus à leur tour des figures connues et reconnues de l'art

Art minimal ou conceptuel, quelles différences ?

Ces deux branches de l'art contemporain, qui font la part belle à la vidéo et aux installations (ces dernières regroupant tout ce qui n'est pas sculpture, peinture ou dessin), ont un point commun : elles déroutent par leur dépouillement ou leur étrangeté, voire rebutent les néophytes qui doutent de leur valeur et même de leur statut d'œuvre d'art. Mais il s'agit là d'un vieux débat, ouvert par Marcel Duchamp au début du XX^e siècle avec son urinoir (Fontaine). Au-delà, ces deux branches cousines revendiquent des différences dans leur démarche. L'artiste minimal tend à interdire au spectateur toute interprétation de son œuvre en la réduisant à sa plus simple expression : par exemple, les carrés de Toroni ou de Malevitch. L'artiste conceptuel s'intéresse à l'idée, au concept plutôt qu'à sa réalisation. D'où la possibilité de faire exécuter par d'autres un protocole/mode d'emploi qui permet de matérialiser l'œuvre.

contemporain, avec des cotes qui atteignent les six chiffres. Partant du principe que « *l'on ne peut aimer que ce qu'on connaît bien* », ces collectionneurs mûrissent chacune de leurs acquisitions et nouent des relations de long terme avec les artistes qui les intéressent. Ils n'hésitent pas à leur passer commande en donnant carte blanche. Avec toujours une exigence extrême en ligne de mire. « *Nous avons appris à nous méfier des coups de cœur qui portent vers des œuvres faciles d'accès dont on se lasse vite. Celles qui résistent sont les plus passionnantes.* » Appréciant la rigueur et la cohérence des parcours artistiques, les époux se complètent quand vient l'heure de se décider. « *Le fait d'être à deux évite les mauvais achats. Je suis impulsif, Françoise est plus mesurée* », confesse son époux. Mais si le goût s'aiguise avec l'âge et l'expérience, les Billarant, désormais au tournant de leurs 80 ans, reconnaissent en toute modestie le risque de rechercher dans les nouvelles générations ce qu'ils ont aimé dans celles qui les ont précédées. « *A la fin de leur vie, les marchands et collectionneurs ont souvent moins bien*

acheté. C'est difficile pour nous d'entrer dans l'univers d'un jeune artiste. Il faut reconnaître nos limites. »

Que va-t-il alors advenir du Silo quand ses fondateurs ne pourront plus s'en occuper ? « *Nous n'avons pas les moyens de financer une fondation et nos enfants ont d'autres centres d'intérêt. Mais pas question que Le Silo devienne un mouroir quand nous ne pourrons plus assurer les visites* », assènent-ils. Ils s'orientent donc vers le principe de la donation afin de poursuivre la transmission au public. Ainsi prendra fin la carrière de ces mécènes invétérés qui soutiennent par ailleurs l'Institut de recherche et coordination acoustique/musique (Ircam), allant jusqu'à passer commande à des compositeurs contemporains, dont certains ont joué leurs œuvres au Silo. Dans les arts plastiques comme en musique, les Billarant n'auront donc jamais cessé de se tourner vers le futur. ●